

LA RELIGION PRATIQUE

J'ai terminé ma lettre précédente par un tableau de l'effroyable condition du monde, et j'ai posé aux prétendus chrétiens et à vous, mes camarades Salutistes, cette question :

« *Qui s'en inquiète ?* »

Des milliers d'entre vous ont déjà répondu, j'en suis sûr J'ai eu l'impression que, de cent mille coeurs, comme une marée mugissante, me parvenaient ces mots :

« Nous nous en préoccupons »

Mais, mes amis, votre intérêt se traduit-il par des mesures pratiques, suffisamment pratiques ? Quels résultats obtenez-vous aujourd'hui ? Quels moyens allez-vous mettre en oeuvre à l'avenir ?

Pardonnez-moi, mais je suis très tenté d'être sceptique. C'est plus fort que moi. L'atmosphère religieuse se peuple si facilement d'illusions ! Tant de gens l'encombrent, dont la vie est en flagrante contradiction avec leurs paroles, leurs prières, leurs chants, que j'éprouve quelque hésitation à croire même les soldats de l'Armée du Salut. Je doute presque de moi-même ! Ainsi pardonnez-moi si j'insiste sur ma question et vous demande, à propos de la réponse de sympathie spontanément jaillie de votre coeur :

« *Quel en sera le résultat ?* »

Il faut faire quelque chose de plus défini, de plus concret, de plus hardi, de plus absolument divin que tout ce qui a été tenté jusqu'ici.

Ne pourrions-nous conformer davantage notre activité à celle du Maître ? Ceci revient à dire : pouvons-nous atteindre une consécration dans l'amour qui soit plus en rapport avec ce que nous professons de croire touchant la multitude qui périt ? Ici, mon âme s'emplit d'une vision qui m'est apparue il y a quelques jours, alors que je méditais sur ce sujet, et je ne puis me défendre de vous la décrire; je croyais voir un océan sombre et agité. Le tonnerre grondait dans l'amoncellement des nuages noirs suspendus très bas sur les eaux. Des éclairs fulgurants déchiraient les ténèbres. Le vent déchaîné avait des rugissements de

fauve. Les vagues, enflées et menaçantes, s'écroulaient en écume pour reformer sans cesse leurs escadrons hurlants. Tout à coup, je distinguai, dans les remous des ondes, des milliers de pauvres humains qui, tantôt submergés, tantôt flottants, poussaient des cris et des malédictions, se débattants pour échapper à la mort. Leurs efforts les ramenaient un instant à la surface, mais après un dernier appel désespéré, ils étaient pour toujours engloutis. Et de ces sombres flots en furie, je vis surgir un immense rocher qui s'élevait plus haut que les noirs nuages. Tout autour de la base de ce rocher s'étendait comme un vaste quai sur lequel j'eus la joie de voir plusieurs des malheureux naufragés se hisser hors de l'eau ténébreuse après leur lutte contre la mort. Il en arrivait continuellement et plusieurs des réfugiés aidaient les nouveaux arrivants à y prendre pied. En regardant plus attentivement, je vis que certains des rescapés s'ingéniaient au moyen d'échelles, de cordes, de barques, à repêcher ceux qui étaient restés la proie des éléments. Ça et là, quelques sauveteurs se jetaient même à l'eau sans calculer les conséquences de leur ardeur à secourir. Et je ne saurais dire ce qui me donna le plus de joie, de voir les malheureux échapper au danger en escaladant le rocher, ou les sauveteurs qui, pleins d'amour et d'abnégation, semblaient n'exister que pour arracher aux flots leurs victimes. En examinant de près les réfugiés assemblés sur le rocher, je constatai qu'ils étaient très mélangés. Ils formaient plusieurs groupes qui s'occupaient à différentes activités, mais sur la quantité, un petit nombre seulement semblaient se consacrer au sauvetage des naufragés. Une chose cependant m'intriguait car, bien que tous sans exception eussent été sauvés de la furie des vagues, à un moment ou à un autre, la plupart de ceux qui composaient les groupes semblaient l'avoir complètement oublié. En tout cas, l'impression du danger couru dans les ténèbres ne les affectait guère, et le plus étrange, c'est qu'ils paraissaient ne pas s'inquiéter, encore moins s'alarmer, du sort des infortunés que roulait encore la mer démontée, parmi lesquels ils comptaient pourtant un mari, une épouse, une mère, une soeur, un enfant i Cependant, leur indifférence n'avait pas l'excuse de l'ignorance, puisque la tragédie se déroulait sous leurs yeux, qu'ils en parlaient parfois et assistaient régulièrement à des conférences où il

était question de ce drame épouvantable. J'ai déjà dit que ceux qui occupaient le quai de salut s'absorbaient dans divers travaux : les uns passaient les jours et les nuits à faire du commerce et accumulaient leurs gains dans des coffres ou autres cachettes. Beaucoup s'amusaient à cultiver des fleurs sur le bord de la grève ; d'autres à barbouiller des morceaux de toile avec de la peinture, ou à faire de la musique ou à s'attifer de plusieurs manières et à parader comme des mannequins pour se faire admirer. D'autres encore passaient beaucoup de temps à table, ou s'aventuraient dans d'interminables discussions touchant les pauvres créatures que la mer ne lâchait pas, et se perdaient en conjectures sur leur fin probable. Un petit groupe accomplissait d'étranges cérémonies religieuses. Certains réfugiés s'étaient frayé un passage jusqu'à une plateforme plus élevée, qui dominait d'assez haut la couche des nuages noirs suspendus au-dessus de l'océan pour qu'on pût découvrir une bonne étendue de la terre ferme, pas très éloignée, sur laquelle ils comptaient C'tre emmenés quelque prochain jour. Là, ils passaient le temps en pensers agréables, se félicitaient d'avoir été sauvés de l'abîme et chantaient des hymnes pleins du bonheur qui les attendait sur la terre qu'ils croyaient apercevoir là-bas. Et pendant tout ce temps, la foule des naufragés criait au secours en se débattant, si près qu'on aurait pu les sauver rien qu'en étendant la main. Mais, faute de ce secours, ils périssaient sous les yeux des spectateurs, non pas isolément et de temps à autre, mais par bandes, et à chaque instant. En regardant, je vis que la poignée de sauveteurs que j'avais déjà remarqués étaient encore à l'oeuvre. Oh ! comme j'aurais voulu qu'ils fussent légion ! A vrai dire, toute leur activité semblait consister à s'agiter, à vociférer, à se d'émener, à échafauder des projets pour les perdus. Ils ne s'accordaient aucun répit et ne cessaient de mettre à contribution tous ceux qu'ils pouvaient approcher, au point que beaucoup de gens bienveillants et des mieux disposés, très religieux même, étaient unanimes à les qualifier de pestes. Mais cela n'arrêtait pas leur zèle : ils mettaient tout leur argent, et tout ce qu'ils pouvaient se faire donner de celui des autres, dans l'achat de barques, radeaux, remorques, cordages, et tous autres engins que leur imagination fertile pouvait inventer, pour secourir les naufragés en péril. Quelques autres

personnes s'intéressaient à ces derniers, se dépensant aussi à leur manière ; mais ceux qui attiraient mon attention poussaient leur zèle à un tel degré de fanatisme, que la plupart de ceux qui s'étaient consacrés à la même entreprise s'en irritaient et les traitaient de fous. Puis je vis quelque chose de plus merveilleux encore. Il me sembla que la misère, l'agonie, le danger, les blasphèmes de ces pauvres gens en proie aux menaces de l'eau excitaient la pitié du puissant Dieu du ciel, au point qu'Il envoyait un grand personnage pour les délivrer ; et cet Envoyé de Jéhovah quittait son palais de lumière, traversait l'épaisse couche de nuages et se jetait dans la mer furieuse parmi les malheureux qui, d'épuisement, étaient sur le point de se laisser couler. Je le vis s'évertuer à les sauver au prix d'efforts surhumains, d'appels et de larmes, jusqu'à ce que la sueur de son front tombât en gouttes sanglantes ; et tandis qu'Il saisissait dans ses bras, l'un après l'autre, tous les misérables naufragés, et cherchait à les hisser sur le roc, Il ne cessait d'appeler ceux qui y étaient déjà en sûreté - ceux que Lui-même avait aidés à y monter, de ses propres mains ensanglantées - pour qu'ils vinssent l'aider dans son immense tâche. Ce qui m'intriguait le plus c'était l'attitude de ces réfugiés que le grand Envoyé appelait à la rescousse. Ils l'entendaient bien et sentaient qu'ils devaient lui obéir, du moins le disaient-ils. Ils l'aimaient de tout leur coeur, étaient remplis de sympathie pour sa personne et pour l'oeuvre qu'Il avait entreprise. Ils L'honoraient ou prétendaient L'honorer ; et, néanmoins, leur métier, leur profession, leurs économies, leurs plaisirs, leurs familles, leurs cercles, leur religion et les discussions qu'elle provoquait, leurs préparatifs pour passer sur la terre ferme, tout cela les absorbait si totalement qu'ils restaient sourds aux pressants appels que le Sauveur leur adressait du sein de la mer démontée. S'ils l'entendaient, ils n'y prenaient point garde, ne s'en inquiétaient pas, et la multitude continuait sa lutte ténébreuse dans les affres d'une mort imminente. Mais je n'étais pas au bout de mes étonnements dans cet étrange rêve, car un certain nombre de ceux qui avaient été recueillis sur le quai du salut et que le grand Envoyé appelait à ses côtés, non seulement restaient sourds à ses cris, mais encore le suppliaient avec larmes de venir à eux ! Ils insistaient pour qu'Il restât auprès d'eux et

dépensât son temps et ses forces à les rendre plus heureux ! D'autres voulaient qu'Il vint dissiper certains doutes, certaines appréhensions qu'ils avaient concernant le vrai sens de quelques écrits qu'Il leur avait fait tenir ! D'autres enfin demandaient qu'Il vînt les affermir sur le roc et leur donnât l'assurance de ne plus retomber dans l'eau perfide. Quantité d'autres voulaient être certains d'atteindre un jour la terre ferme, que plus d'un avait manquée. Tous ces gens s'assemblaient donc, aussi haut qu'ils pouvaient monter sur le rocher, et, tournés vers la terre où ils croyaient apercevoir le grand Envoyé, ils suppliaient : « Viens à nous ! Viens à notre aide ! » Or, pendant tout ce temps, Il était au plus fort de sa lutte pour arracher à la mort ses victimes, qu'Il entourait de ses bras pour les tirer des flots ; et levant un regard suppliant vers les rescapés réunis sur le roc, Il leur criait, d'une voix devenue rauque à force d'appels réitérés : « Venez à Moi ! Venez m'aider ! » Alors je compris tout ! Plus de doute : cette mer était l'océan de la vie, l'océan de l'existence humaine telle qu'elle se déroule dans le cours ordinaire des circonstances. Les éclairs, ce sont les lueurs de vérité qui viennent du trône de Jéhovah et percent les nuages de l'erreur. Le tonnerre est l'écho lointain de la colère de Dieu ; la multitude qui se débat dans ces houles d'orage, en criant dans l'agonie de la mort, ce sont les millions de pauvres prostituées et leurs exploiters, les millions d'ivrognes, de cabaretiers, de voleurs, de menteurs, de blasphémateurs, d'impies de tous les rangs de la société, de toutes nationalités et de toutes langues. Oh ! cette mer, comme elle est noire ! Quelles multitudes de riches, de pauvres, de gens instruits ou ignorants, tous différents et pourtant tous semblables sur un point : leur culpabilité devant Dieu, l'esclavage qui les enchaîne à quelque iniquité, à quelque luxure diabolique, l'idole ou le démon dont ils subissent la fascination ! Tous semblables sur un point ? Non, sur deux ; car leur état de péché n'est pas leur seule ressemblance : il y a aussi le sort qui les attend ! Un même enfer les guette et les attire plus impérieusement à mesure qu'ils s'en rapprochent ! Et le grand rocher de salut c'est le Calvaire, où se tiennent tous ceux qui ont été sauvés. La façon dont ils emploient leur temps et leurs forces représentent les occupations auxquelles se consacrent ceux qui,

après avoir été arrachés au péché et à l'enfer, font profession de servir Dieu. La poignée de sauveteurs farouchement résolus est faite de soldats de l'Armée du Salut et de ceux qui sont animés du même esprit. Le grand Sauveteur est le Fils de Dieu, « le même hier, aujourd'hui, éternellement ! » et, par conséquent, toujours à l'oeuvre pour sauver les multitudes autour de nous, que menace l'éternelle damnation. Ses appels angoissés dominent la musique des gaités factices, le bourdonnement des industries, la rumeur confuse de la vie. Il crie à ceux qu'Il a déjà tirés du danger de venir L'aider à sauver le reste du monde. Vous avez été sauvés du naufrage, camarades ! Vous êtes sur le roc. Le grand Envoyé est encore dans le sombre océan, et c'est vous qu'Il appelle à son aide ! Voulez-vous y aller ? Voyez par vous-mêmes. Les vagues menaçantes soulèvent ces âmes en détresse, et déferlent jusqu'à vos pieds. Ce n'est plus ma vision, c'est la réalité que je vous décris à présent, réelle comme la Bible elle-même, comme le Christ cloué sur la Croix, comme le sera, au jour du jugement, le dernier acte du drame humain, lorsque chacun s'en ira à sa destinée ultime : le ciel ou l'enfer ! Regardez ! Ne vous bercez pas d'illusions ! Hommes et choses ne sont pas ce qu'ils semblent ! La réalité est bien plus épouvantable qu'on ne peut l'imaginer ! Tous ceux qui ne sont pas sur le roc sont dans la mer ! Regardez-les du point de vue du grand tribunal de Dieu. Quel spectacle effrayant ! Voilà un fait réel ; et un autre qui ne l'est pas moins, c'est que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, se tient au milieu de ces foules expirantes, s'efforçant de les sauver. Un troisième fait tout aussi réel c'est qu'Il vous appelle, vous, pour que vous vous jetiez à l'eau et que, bravant la tempête, vous alliez après de Lui pour Lui prêter main-forte ! Ferez-vous le saut ? Camarades, viendrez-vous à ses pieds, Lui permettant de disposer de vous entièrement ? Une camarade vint l'autre jour me dire que, depuis quelque temps, elle Lui avait consacré profession de foi, et prières, et argent, mais que désormais, elle voulait se donner elle-même. Elle voulait aller au plus fort de la lutte. En d'autres termes, elle voulait sauter dans la mer. Lorsque du rivage un homme en voit un autre se noyer, il ôte à la hâte les vêtements qui entraveraient ses mouvements, se jette à l'eau et nage au secours de l'infortuné. De même, vous qui

vous attardez sur le roc à pleurer, à prier, à psalmodier sur ces pauvres âmes qui se débattent, dépouillez-vous de votre fausse honte, de votre orgueil, de votre souci du qu'en-dira-t-on, de vos aises et de toutes les affections égoïstes qui vous ont si longtemps retenus, et sautez dans les flots au secours des condamnés. La mer houleuse vous paraît-elle sinistre et dangereuse ? Elle l'est, cela ne fait pas doute. Et le saut, pour vous, comme pour tous ceux qui s'y décident, vous plongera dans la détresse, le mépris, la souffrance. Peut-être même dans la mort. Mais Celui qui, dans la clameur des vagues, fait parvenir son appel jusqu'à vous, sait ce qui vous attend, et cependant, ne cesse de vous faire signe. Sautez donc. Vous ne pouvez rester en arrière. Vous vous êtes assez complu dans votre religion. Vous avez eu des impressions agréables, des chants, des réunions, des perspectives réjouissantes. Il y a eu beaucoup de bonheur humain, beaucoup d'applaudissements, beaucoup de feux d'artifice, beaucoup de ciel sur la terre. Maintenant, allez à Dieu ; dites-Lui que vous êtes prêts à vous détourner de toutes ces choses et à passer le reste de vos jours à secourir ces multitudes. Noblesse oblige. Il vous faut descendre parmi la foule des perdus. Votre bonheur désormais est de partager leur misère ; votre confort, de soulager leur peine ; votre couronne, de porter leur croix ; votre ciel, d'aller jusqu'au fond du cratère béant de l'enfer pour les en tirer. - je n'en dis pas plus là-dessus ; je montrerai dans ma prochaine lettre comment procéder à ce sauvetage.

COMMENT ETRE PRATIQUE

Le sujet est loin d'être épuisé. L'intérêt qu'il m'inspire ne diminue jamais, il est gravé dans mon âme en traits de feu. Il m'a embrasé le coeur. J'ai refait, jusqu'à un certain point, l'expérience du prophète qui sentait le zèle de Dieu lui brûler les os. Je voudrais que ce feu gagnât les uns après les autres, se communiquât de poste en poste, enflammât tous les soldats jusqu'à ce que, comme un incendie de forêts, il s'étendît à toute l'armée et se propageât au monde entier. Vous souvenez-vous de la vision que je vous décrivais la semaine passée ? Il le faut pour comprendre ce qui va suivre. Le tableau qu'elle présentait montre l'état des choses, représente ce que j'ai compris des enseignements de la Bible, ce que croit l'Eglise universelle de Jésus-Christ. Les millions de gens qui se noient autour de nous dans l'océan de la vie, par la boisson, les plaisirs, les danses, les amusements, les affaires, les inquiétudes, la politique, les tourments et mille autres choses, les voilà tous, ignorants ou avertis, emportés avec les orgies et leurs blasphèmes vers le trône de Dieu. Quel est notre devoir envers eux ? Il ne saurait y avoir deux opinions sur ce que nous, qui sommes sauvés, devons faire : point n'est besoin de parolotes, de conciles, ni de conventions. Point n'est besoin d'avis humains ni de révélations divines à ce propos ! Notre devoir envers eux s'indique de lui-même aussi clairement qu'on peut le souhaiter : et ce devoir, c'est de les sauver du naufrage ! La condition essentielle pour réussir, c'est de mettre nos théories en pratique, d'agir conformément à ce que nous faisons profession de croire, d'unir la foi aux oeuvres. Alors, et alors seulement, Dieu et ses Anges croiront à notre sincérité. Alors, Il dira de nous comme autrefois Il disait d'Abraham :

« Maintenant, je sais que ces gens ont un coeur honnête et croient assez pour faire ce qu'ils disent. »

Mettez vos théories en pratique. Pour cela, vous ne pouvez moins faire que de vous jeter à l'eau pour porter secours à ceux qui périssent. Si le monde était englouti dans la mer et que vous ayez le pouvoir de sauver une seule âme ou de les sauver toutes, ne le feriez-vous pas ? Supposez

que vous ayez été recueilli sur le quai de salut et que, désirent aider ces malheureux demeurés dans les flots, vous leur ayez envoyé des sauveteurs. Ces sauveteurs reviennent bientôt vous rendre compte de leur mission, et ils racontent qu'ils ont regardé les naufragés avec compassion, leur ont donné de bons conseils, procuré des radeaux pour mieux surnager, des lits pour se reposer, les faisant renoncer à la boisson, au tabac, à l'impureté, aux blasphèmes et à bien d'autres iniquités ; et ils s'attendent maintenant à ce que vous soyez parfaitement satisfaits de leur labeur. Il est probable que vous frapperez du pied et crierez : « Ce n'est pas pour cela que je vous ai envoyés ! je ne puis être content que si vous sortez ces malheureux de là ! » Point n'est besoin de grandes explications ici. Dire aux gens de bonnes paroles, leur chanter des cantiques, tenir des réunions, distribuer des brochures pieuses, mettre en oeuvre toutes les méthodes, cela ne vaut que si, par ces moyens, les malheureux naufragés sont véritablement sauvés. Mais alors, comment y parvenir ? Est-il quelque chose de plus pratique encore à tenter ? C'est la question que je me pose aussi, mes camarades. Comment ? Que faire ? Comment tirer ces êtres de leur abîme ? Comment les arracher aux flots périlleux ?

1. Il faudrait d'abord que chacun de nous s'y consacra et en fit sa principale activité. Tout homme, toute femme dans nos rangs devrait être possédé de cette unique obsession, tout coeur devrait être mû par cette même impulsion. Il faudrait graver ce mot, SAUVER, en grosses lettres dans l'esprit de chacun. Qu'est-ce à dire ? Devons-nous mettre un terme aux plaisirs, aux affaires, à la science, à l'art ? Non : il ne s'agit point d'arrêter l'essor de l'esprit humain dans ces voies, mais de le diriger, d'en faire converger l'effort et d'en consacrer le profit à un but unique : le salut du monde. C'est aux saints qu'il appartient de s'en occuper, ne vous y trompez pas ! je n'ai pas à justifier ce que j'avance, l'éloquence des faits m'en dispense ; les contredire qui voudra ; seuls les sceptiques et les infidèles en auront le triste courage.

2. Payons davantage de notre personne. Supposez que ma vision soit une réalité et que vous assistiez à cette tragédie épouvantable du quai

où vous êtes en sécurité. Chacun de vous ne mettrait-il pas toute son ardeur à repêcher le naufragé le plus proche, avec une corde, une planche, une barque ou tout autre moyen à sa portée ? Vous n'attendriez pas qu'un sergent vous donnât des ordres ou que le capitaine vous enrôlât dans une équipe de sauvetage ! Vous plongeriez à l'instant, ou bien vous vous pencheriez au risque de perdre l'équilibre, pour saisir la main de quelque malheureux sur le point de couler, de quelque pauvre femme à bout de souffle, de quelque enfant épuisé, et vous lutteriez, en tirant, dans un suprême effort pour le ramener au sol puis, celui-là sauvé, vous repartiriez en chercher un autre. Faites cela dès à présent. Emparez-vous de la première âme qui vous croise aujourd'hui sur la route, dans le train, dans la rue, au bureau. Lutte, tirez-la à vous pour la sauver. Qu'elle vous accueille ou vous repousse, peu importe ! Que vous réussissiez ou non à la gagner, passez à la suivante et à l'autre encore. Faites cela avec sagesse, mais faites-le sans arrêt. Pas plus tard que samedi dernier, une de nos soeurs de Londres reçut, aux portes d'une prison, une pauvre femme âgée de trente-sept ans à peine, qui, depuis vingt ans, pratiquait la prostitution et avait été incarcérée cent vingt fois. Notre camarade lui parla, pria et pleura avec elle toute la journée, et la prisonnière pleura et pria pour elle-même. Que notre soeur ait ou non réussi à détourner la malheureuse de sa voie, elle a en tout cas fait un grand effort. Il y a encore beaucoup de ces naufragées. Retirez-les de l'océan de la perdition. Pourquoi les femmes n'iraient-elles pas dans les rues, à minuit, arracher leurs soeurs à l'abomination ? Pourquoi les ivrognes rachetés n'iraient-ils pas repêcher leurs anciens camarades ? Préparez des listes ; que chacun ait son tour.

3. Si nous voulons être plus pratiques, nous devons faire tendre toutes choses au succès de ce que nous entreprenons. Évaluez tout travail à cette mesure. Si nous faisons un cortège, il faut qu'il attire quelqu'un à nous. S'il s'agit d'une réunion en plein air, il faut qu'elle convainque quelqu'un de péché, là, sur place. Si c'est une réunion ordinaire, il faut qu'avant la fin une âme y trouve la repentance, le pardon, la sanctification ou l'esprit de conquête. Si c'est une causerie

autour de la table à thé, il faut que quelqu'un y trouve la source de « l'eau de la vie ». A quoi servent les cataractes de paroles ou d'harmonie, les cortèges, ou quoi que ce soit du même genre, si personne n'en apprend rien, n'y est enflammé de zèle et dévoré du désir brûlant de sauver une autre âme ?

4. Pour être plus pratiques, il nous faut un coeur plus compatissant, plus affectueux. Il nous faut une religion plus palpitante de sympathie humaine. La froideur et la dureté de coeur de bon nombre de prétendus chrétiens a été un plus grand obstacle que tous les autres antagonistes coalisés. Ceux qui pensent que notre religion est un commerce, une façade, une chose toute superficielle, se détournent de nous avec mépris. Si nous voulons conquérir le monde pour Dieu, il nous faut mettre dans notre religion quelque chose de plus tendre, de plus humain, de plus semblable à ce qu'était le Christ. Il nous faut plus de coeur. Voulez-vous devenir compatissants, camarades ? Tournez vos regards vers cette mer menaçante. Contemplez la scène jusqu'à ce qu'elle ait pénétré votre âme, votre esprit ; alors, les sources vives de la compassion, endormies dans votre coeur, jailliront de nouveau ; alors, vous irez à votre tâche avec la ferme volonté d'aider Dieu et de nous aider dans l'oeuvre de salut.

5. Pour être plus pratiques, il nous faut surveiller de plus près les âmes que nous avons sauvées. Que servirait à un chasseur de se donner tant de peine pour prendre du gibier si, une fois capturé, il le laissait échapper ? Que d'efforts, de prières, de larmes, de labeur, pour sortir les gens du sombre et lugubre océan du péché, et ensuite, avec quelle indifférence on les abandonne sur la rive, par milliers, exposés au doute et aux tentations de toute nature ! Soyons pratiques et nous montrant aussi désireux de conserver que nous l'avons été pour acquérir.

6. Et enfin, ayons l'ardeur du désespoir. Il n'en faut pas moins pour accomplir notre tâche. Les méthodes timorées et inoffensives qu'on élabore adroitement pour plaire à tout le monde et ne froisser personne ne sont guère efficaces. Ceux qui toujours objectent qu'il faut «

s'occuper des affaires », « considérer avant tout la santé », « plaire aux amis », seront de peu d'utilité dans ce combat.

Chaque jour, il m'apparaît davantage que nous n'accomplirons rien de grand tant que nous n'aurons pas un groupe d'intrépides résolus à piétiner le luxe, les plaisirs du monde, les richesses, le confort, la réputation et tout le reste, jusqu'à la vie, pour l'amour des pécheurs et de Dieu qui réclame leur salut.

Alors seulement nous remporterons des victoires dignes de notre Maître et de sa cause. Alors seulement brillera l'aurore d'un espoir pour la multitude des misérables en proie à la fureur des flots ténébreux.

Tout à vous, mes chers camarades, dans le sacrifice pour la victoire.

Votre affectionné Général,
William BOOTH.

L'Armée du Salut est une des plus grandes sociétés missionnaires du monde. On la trouve dans quatre-vingt-quinze pays. Cinq mille officiers travaillent en terre païenne.

4 **Extraits** de *LETTRES-Le christianisme dans la vie quotidienne*,
Editions
Altis, Paris.